

Lucie Fabre

Cet été, sur le Larzac,  
peut-être...





**I**

EXTRAIT



# 1

Sa patte brune de paysan en visière, Jean Malpart suivait la grimpée de la moissonneuse-batteuse. La John Deere 540 C apportait au soleil son roulis de notes rouillées. Ses mandibules métalliques enfournaient les fauchées de blé.

Jean Malpart, haut de membres, se tenait non loin du verger de pommes qui servait d'enclos à la chapelle Saint-Martin du Vican. Il s'accota à un jeune noyer et changea de main pour protéger ses yeux. Comme un insecte géant, la trompe dressée, la machine évacuait sur la droite un jet de grains d'or qui retombaient en cône dans une remorque. Toutes les deux minutes, ses entrailles lâchaient sur le sol des paquets secs et calibrés. Jean Malpart se remit en équilibre et tendit le cou. L'ombre du noyer boucanait son visage et ses bras.

Bientôt, il allait reprendre le tracteur et suivre le flanc grinçant du mastodonte. Il avancerait au même

rythme et garderait la même parallèle. Régulièrement, d'un coup d'œil en arrière, il surveillerait la vitesse de remplissage de la remorque ; alors, le ciel et la terre s'effaceraient.

Mais à cet instant précis, il se tenait près du verger de la chapelle. Il suivait la lourde ascension de la John Deere vers le soleil.

\*  
\*   \*   \*

Je suis arrivée à la chapelle Saint-Martin. Je suis descendue de mon vélo. Pour glaner des images. Un silo d'images pour cet hiver. Pour picorer autour, comme font les oiseaux, l'hiver. Pour picorer, autour des images, des miettes de songerie. Des graines de quiétude. Un mil de joie menue. Je me suis arrêtée près de la chapelle.

*La chapelle.*

*La chapelle siamoise du verger par la menée circulaire des pierres et des feuilles. Un œuf de silice sous la coupe du ciel bleu. Ou mieux, tiens : un œuf de silice sous la coupe d'un bleu adouci par une crépine de nuages... Plus juste, ça... Plus vrai...*

Je suis descendue de mon vélo.

À côté de moi, de grandes tables de paix : le rangement des pierres, les lignes vertes des pommiers. Au-dessus, une bruine chaude de douceur. Une exhalaison...

J'ai entendu les quintes de la moissonneuse. Je l'ai vue soulever de la poussière. Puis j'ai vu la silhouette de l'homme, entre ciel et terre, comme une flèche ramassée à la veille de l'élan. Puis la netteté de l'arc reliant dans l'air l'homme à la puissance de la machine.

Tout m'a paru si solide ! Un arrêt ! Une intermittence ! Une suspension dans le mouvement du monde... Un copeau de temps décroché et greffé dans le matin, sur un plan conçu en dehors des hommes... Une chance accordée à un recommencement...

Tout m'a paru si solide...

J'ai attendu.



## 2

Je me suis dégagée de la fournaise. J'ai pénétré avec soulagement dans la rue Droite. Une faible odeur de salpêtre montait encore des pierres. Avec un reste de fraîcheur. Elle m'a accueillie, cette odeur. Comme un vieux chien, posté là depuis mon départ. J'en ai pris une large goulée avant de toquer à la porte de ma tante. J'étais heureuse de revenir passer cet été à Nant, moi qui étouffais en ville. En ville et ailleurs. J'étouffais partout. Et là, devant la porte, j'étouffais à l'avance de la pesanteur des retrouvailles. Des embrassades obligatoires. Des sourires attendus. Des paroles de convenance. De la banalité.

*Me faufiler vers le calme de la chambre préparée par la tante.*

*Pour reprendre des forces.*

*Pour rassembler les morceaux de moi sans cesse épars autour de moi, avant de me glisser naturellement dans le moment présent. Avant d'apparaître incidemment devant la tante, et de renouer avec elle*

*grain par grain le fil du temps à venir.*

J'ai pensé aux bulles que fait la pluie sur l'asphalte. Qui savent se rapprocher les unes des autres. Fusionner sans effusion. Par pente naturelle. Ce régime a de la grâce ! Oui, je n'avais qu'une envie, c'était de m'étendre confortablement sur le matelas de laine de la chambre qui m'était réservée. De fermer les yeux. De m'emplir de silence. Surtout, ne pas parler. Me reposer ! Me taire ! N'apparaître que plus tard !

Mais il me fallait toquer à la porte. Affronter les exclamations et les questions de la tante.

– Tu as fait bon voyage mon Adrienne et tu es partie à quelle heure il devait y avoir du monde dans ce train à cette saison pardi tu as dû avoir chaud peuchère qu'est-ce que tu veux boire ?

J'ai ressenti une grande lassitude.

*Mais pourquoi ce besoin d'agiter ces chiffons blancs ? Où est le danger ? Pourquoi ces questions inutiles au moment des retrouvailles ? Pourquoi ce besoin de convenances ? Ces rafales de néant ? Quel risque à éliminer ? À décapiter au plus vite ?*

Bien vite, la tante ne pourrait s'empêcher de dire les morts de l'année. Pour soulager une peur de plus en plus difficile à contenir. La déploration des morts, ça lui donnait l'espoir de gagner de la vie. Comme si la mise investie dans le regret des disparus lui serait restituée, dans les mêmes proportions, sous forme de crédit de temps.

Et puis, il y aurait, sur mes épaules, la pincée de ses mains. Si joyeuses de m'accueillir. Il faudrait répondre par un poids égal de joie. Faire bonne mesure. Bonne mine.

– Tu sais combien, moi aussi, je suis heureuse de passer cet été avec toi. Je suis si bien ici, comme chez moi.

Et la tante répondrait :

– C'est bien normal, tu es la fille de ma sœur, après tout.

Ça m'agacerait, cet *après tout*. Qui jetterait brutalement à mes pieds le fagot des normes familiales... Et puis, si je comptais comme une fille, alors je devais passer avant tout. Ou après rien... Tant qu'on était à brasser du vide...

Au moment où j'allais toquer à la porte, j'ai titubé légèrement, en déséquilibre sur le talon gauche. J'ai redécouvert le creux, dans la première marche du perron.

*Usé le marbre.*

*Usé par les va-et-vient.*

*Creusé par le passage des vivants ! Par le simple passage ! Le pas plus fort que la pierre. Le léger plus fort que le lourd...*

J'ai chancelé. J'ai surpris le monde, une fois de plus, en train de me lâcher. De s'effondrer sous mes pieds !

*Comme si, froidement, il me laissait à plus de détresse encore, le monde.*

*Sans ménagement.*

*On peut s'appuyer sur rien. Rien qui tienne ! Pas même les pierres les plus dures. Les plus solides. Les plus enracinées...*

*Et les passions, les sentiments... l'amour... Comment ça tiendrait ? Comment ça tiendrait si le marbre fléchit ? S'affaisse ? Se creuse ?*

Combien de générations l'avaient franchi le seuil, pour creuser la pierre ? Elle était vieille, cette maison ! Je l'aimais ! J'aimais la maison. J'aimais la tante.

*Laisser les inquiétudes à la porte. Comme un ballot oublié. Les laisser s'endormir. Comme des oiseaux dans leurs nids... Des nids frais... qui luisent à peine.*

J'ai toqué.

La tante était toujours en action. Je lui imaginais, du côté des omoplates, ou au-dessus des hanches, une batterie autorechargeable. Elle repliait constamment des mèches importunes derrière ses oreilles. Ça ressemblait à de petites ailes grises et desséchées. J'aimais ce rangement sauvage derrière les oreilles. Dès que les mèches revenaient cercler ses joues, la tante les renvoyait d'un geste agacé. En même temps, elle claquait de la langue.

*... La jeune femme de ce matin, sur le quai de la gare d'Orléans : la flexion escamotée du poignet pour effleurer ses cheveux châtain. Des cheveux allégés par le soleil. Sans frontière avec le doré de l'air... Et son*

*visage, étranger à la membrane du monde. Qui y découpait toute une force d'invocation...*

*Elle attendait qui, cette femme ? À quoi s'exposait-elle ? Tant de retrouvailles ratées. Inachevées. Tant de déceptions laissées sur place. Sur tous les quais de la vie.*

*Elle attendait qui, cette femme imprimée dans le matin ?*

– Et il y avait du monde, dans le train, Adrienne ? Tu avais une place, au moins, s'inquiéta la tante ?

Oui, j'avais eu une place. Et j'avais voyagé au milieu de personne. Si détachée que je n'aurais pu rien dire de mes voisins. Si ! J'avais eu de la chance ! Ils avaient été assez discrets pour ne pas atteindre le clapotis de mes songeries. Je m'étais encoignée près de la vitre. Repliée vers le dehors qui avait ondulé. Avait rabouté des maisons à des prés, coupé des rivières. Monté ou descendu du ciel bleu. Fouetté mon visage d'arbres, de murs et de chemins.

– Oui, tante, j'ai eu une place.

J'avais eu une place, oui.

*Mais ma place à moi, elle est où ?*

La tante aimait l'efficacité. Une efficacité qui sentait le parti-pris. La page tournée. Le repli définitif. Depuis longtemps. Elle me fatiguait, cette efficacité. Pourtant j'y puisais du réconfort.

*La fatigue, le réconfort...*

*La contradiction permanente, nous y voilà. Encore une joute ! Encore tirillée ! Jamais de répit !*

*Avoir du répit... Vivre sans luttes... Affaler les tensions... Trouver un mouillage... Quel bonheur ce serait... Possible ? Non. Toujours ballotée dans des états contraires. Même pas des états, d'ailleurs. Des impressions vagues. Des larves d'impressions.*

*La conscience, rongée silencieusement par des larves. Ça fait pas mal. À la longue, on sent presque rien. Une petite gêne. Quelque chose qui gêne, au fond. On sait plus trop quoi. On a oublié. Mais, dès qu'il y a relâche, quel soulagement ! Quel bonheur ! Quel bonheur d'avoir du répit. Du calme !*

*Quel bonheur ? Du bonheur, ça ? Qu'est-ce que j'en sais ? Tant pis !*

*Me libérer de la vase. Du fond où grouillent les larves...*

*Comme une grande bulle, remonter... Être rendue à la surface... Puis me laisser aller. Dériver... Quelle paix !*

*Regarder la tante s'affairer. La regarder astiquer les aubergines. Le moelleux du geste. La glace violette des aubergines. Le brillant de leur cuir...*

*Me calmer. Respirer...*

*Laisser le bonheur n'être que pulmonaire.*

*La tante s'activait dans un entrain bavard. Un entrain qui m'enveloppait. Elle sédentarisait ma mélancolie. Balisait mes journées d'événements simples : la récolte, au jardin. La lutte contre les limaces. La réalisation d'un gâteau. Le marché. Une promenade, toujours la même. Ça coagulait mon*

hémorragie de tristesse. La tendresse de la tante tombait dru sur les choses. Amarrait autour de moi les flottements de la vie. Rassemblait dans le matin la quiétude des haricots et des tomates, quand la terre est encore souple sous les talons et qu'au-dessus de la tête, les bruits du village montent en ogive en sonnant neuf.

– Je t'ai mis de la lavande dans les draps, Adrienne, ça rend le sommeil bon. Cet hiver, j'ai fait rempailler ta chaise. Tu verras.

*... Elle avait des yeux inquiets, cette femme, sur le quai de la gare d'Orléans... Oui, un peu dilatés par l'inquiétude. Sa main écartait des cheveux qui ne la gênaient pas, puisqu'ils étaient pris, en arrière du visage, juste derrière les oreilles, dans les boucles d'une couronne serrée...*

*Celui qu'elle attendait n'arrivait pas ? Elle redoutait son arrivée ? Il allait dire quoi en arrivant ? Qu'est-ce qu'on peut dire à un visage si palpitant ? Transplanté dans l'ordinaire, comme une apparition ? Qu'est-ce qu'il pourrait dire ? Il pourrait dire : c'est moi. Ou : me voici, je suis venu. Dire le moins possible...*

*Oui, mais après ? C'est l'instant d'après qui détruit tout. Parce que, l'instant de la rencontre, si on prend la première seconde. Mais seulement la première. Ou même pas, une partie seulement de la première... L'instant de la rencontre, ça vous soulève. Effet de souffle. Il n'y a pas eu du temps pour la conscience. Elle*

*est pas encore arrivée, la conscience. On est dans l'équilibre d'avant, la conscience. D'avant la chute. On est dans le bondissement. On lève les bras. On écarte les cheveux, dans un mouvement libre de la tête. On ouvre les bras pour plus de bonheur. On bondit.*

*Bondir, ça prend si peu de temps !*

*Si vite on retombe !*

*On est déjà retombé !*

J'ai regardé agir la tante. Manches relevées, elle travaillait une farce. Surtout, ne pas oublier de la complimenter. Sous peine de m'infliger de la pesanteur. D'en avoir mal à la nuque... La contrariété de la tante était expansionniste. Un plat non apprécié déclenchait de pénibles enquêtes. Le récit détaillé des hésitations ressenties pendant l'exécution. Tous les remaniements envisageables de la recette. Ses conclusions tombaient comme ses coups de hachoir :

– c'est trop sec. Sûr que, la prochaine fois, je remplace la ventrèche par du lard. Carrément.

Non, il me faudrait pas oublier d'apprécier la farce. Pour éviter ces moments pesants. Ces petits naufrages solitaires et silencieux. Il me faudrait apprécier la farce. Un exercice laborieux. Sans aucun naturel. La tante rosirait de plaisir sous ses taches de vieillesse. Elle me toucherait de sa main enflée par le travail. Elle sentirait mon insincérité et mon obscure tentative d'évasion. Elle se lèverait, sans chercher à comprendre. Elle cherchait plus à me comprendre. Depuis longtemps.

Je suis allée prendre le tablier rose dans le buffet. Il sentait la lessive fraîche. On aurait dit que la tante relavait chaque semaine le linge de la maison. Ses placards libéraient des odeurs de propreté. Avec un couteau fin, j'ai commencé à décortiquer des ails. L'enveloppe crissait en se déchirant. J'étais bien dans cette cuisine. Avec les ails qui crissaient et la tante qui s'activait. Qui parlait trop et en demandait de discrets pardons. Je me suis laissé aller. Je me suis laissé accaparer par le clap clap du hachoir. Par le parfum de persil qui s'échappait. Par le caprice des mèches récalcitrantes de la tante. Par ses paroles qui voletaient irrégulièrement dans la cuisine. Comme un oiseau effaré entré par mégarde.

– Ça te va bien, Adrienne, cette nouvelle coupe ; tu as bien fait de reprendre ta couleur naturelle. Comment tu t'y prends pour avoir cet air de gamine, à la quarantaine passée ? Tu pèses pas lourd. Ca rend jeune de rester pareillement mince. Il a de la chance, Rémi, pas vrai ?

La tante se démenait. Elle avait ajusté le tablier à son cou avec une épingle à linge. Il lui moulait le corps. Les lavages fréquents en avaient fait une seconde peau. Plus coriace qu'une gaine de serpent, à voir la tante y essayer avec énergie ses coutelas de cuisine. Je l'ai trouvée vieillie, cette année. Ses pantoufles semblaient trop larges pour ses jambes de criquet, tirées de tendons. Elles chuintaient comme des ventouses patiemment décollées et recollées. Elles

accompagnait le mouvement de la tante quand, de ses hanches douloureuses, elle se déportait un peu trop sur la gauche ou la droite. Elles avaient des amorces de surfeurs. J'ai repensé à ceux qui me doublait. Dans un ruban brillant. Sur le trottoir de mon quartier.

J'ai pris une pomme de terre. J'y ai fait mordre l'économe. De la glu a poissé mes doigts. Un sang visqueux et invisible. Quand je l'ai mise dans l'eau, la patate a arrêté de saigner. Elle a grossi, comme derrière une loupe. Elle m'a regardée de son regard aveugle de gros ver nu.

*... Non, ça coïncidait pas avec ce qui m'avait frappée dans ce visage, sur le quai de la gare d'Orléans, ce matin...*

*C'était plutôt de la fièvre qu'il y avait dans ces yeux. Oui, c'était de l'impatience. Maintenant que j'y pense, les sourcils de cette femme étaient arqués. Et même, je crois avoir vu naître une ride. Transparente. En haut du front. Le poignet légèrement fléchi gonflait quelques cheveux follets au-dessus des oreilles.*

*Sa bouche s'est entrouverte, je crois. Ses tempes ont frémi. Il allait arriver. Il arrivait sans doute. Elle était confiante, cette femme. Sans crainte de la déception. Sans souci de cet effondrement que provoque la déconvenue quand l'homme attendu, de sa seule intrusion, défait le rêve... Cette femme était confiante... La finesse inhabituelle des linéaments sous*

*la peau de ce visage... Une promesse. C'était ça : une promesse ! Une promesse qui fendait la ligne du quai comme une étrave lumineuse. J'en ai reçu un choc.*

Rien ou presque n'avait changé dans la chambre. Les voilages des fenêtres avaient disparu. Une charge de soleil tombait sur les jardins du village et plâtrait les collines, au fond. Sur la commode, un bouquet de roses du jardin. Des roses roses. Si Surajoutées. Gênées d'être là. Comme des orphelines en visite protocolaire. J'ai retrouvé l'odeur de lavande. Et cette pointe de naphthaline qui avait imbibé le bois de l'armoire. Noir, le bois de l'armoire et des meubles, dans cette maison. Dans ce pays. Noir des couches successives d'encaustique. Noir de l'accumulation des années. Noir à cœur, en dessous. Ne pouvaient être que noirs, ces meubles. Noirs de l'âme rocheuse du Larzac.

*De la pierre, ce bois !*

Une faim des Causses m'a prise. Une fringale de marches sur le large du Plateau. Des traversées de pierres en solitaire, dans l'odeur vinaigrée des buis.

Je me suis penchée sur la photo de ma mère, tapie sous les roses rose. Une photo d'après le mariage. Trop floue pour que je puisse entrer en elle et la vriller. Mais déjà, une désolation, sur ce visage. Une absence de gaité. Déjà la gaité l'avait quittée, ma mère.

*Sans faire un pli. Les premières aspérités avaient dû être fatales. Les premières épines. Celles qui font si*

*mal dans la pulpe tendre des illusions. Des coups de surin qui écrabouillent la chair en ressortant. « Si tu crois qu'on peut les garder longtemps, les illusions » disait la photo...*

*« Les illusions de parapluie jaune », disait mon père.*

*Qu'est-ce qu'il voulait dire, mon père, avec ses parapluies jaunes ? Quel était le rapport entre les illusions et les parapluies jaunes ? Ça pouvait pas être jaune un parapluie ? Non, c'est le soleil qui est jaune... Si on voit un parapluie, jaune, c'est qu'on est dans l'illusion. C'était ça, l'énigme ? J'ai jamais compris... Sur la photo, ma mère ne les voyait plus jaunes, les parapluies...*

*Elle aurait dû m'expliquer. M'expliquer comment elle avait cru, d'abord. Puis déchanté... Comment elle avait déchanté en moins de deux... Pourquoi il fallait pas y croire...*

*Mais pourquoi tu m'as rien dit ? Toujours ta bouche close et ton regard d'en dedans ! Et ce chargement de tristesse ! À m'exiler de la vie ! Moi aussi, la bouche close et le regard perdu. Moi aussi avec cette tristesse étalée à perte de vue. Étalée par le rouleau du quotidien. Un noir macadam sur la route de ma vie.*

*J'ai pris la photo. Je l'ai poussée au fond de l'armoire. Comme l'an dernier. Oui, rien n'avait changé. Hélas, rien. À part ce soleil cru. Cette marée*